

Nous couchons sur nos couvertures, par terre. A 3 heures, je me réveille, nous partons à 5. D'abord nous marchons pendant une heure à pied.

Au milieu du jour, arrêtés pendant quatre heures à Gamsé Shems, dans une petite grotte formée par un rocher éboulé, j'y dors couché sur le dos. Quand je lève la main en m'étirant à mon réveil, le vent me la chauffe comme l'exhalaison d'un four, nous sommes obligés d'envelopper les pommeaux de nos selles avec nos mouchoirs. Vers 4 heures du soir, à droite, dans le rocher noir, tableaux hiéroglyphiques surchargés d'inscriptions grecques: sacrifice à Ammon générateur et à Horus. Les montagnes vont se resserrant, nous marchons dans un large couloir. Le soir, belle lune, les ombres des cois de nos chameaux se balancent sur le sable. A 9 heures et demie nous passons près d'une grande construction entourée de murs carrés, c'est le puits de El Hamamat, creusé par les Anglais. Nous allons coucher une demi heure plus loin, après onze heures de marche.

Lundi 20, partis à 4 heures et demie. Défilé dans les montagnes, montée et descente. Au milieu de la route, dans un écartement des montagnes, un gazis mort et dont l'écorce a été enlevée; quelques autres petits en fleurs, plus loin. Un de nos deux chameliers prend une outre vide et court devant nous; une grande heure après, nous le rejoignons à Bir el Ceb (puits de la Serrure, puits fermé). Le puits est une excavation de trois pieds de diamètre dans la terre, on se glisse sous un rocher pour y pénétrer; il a peu d'eau et encore est elle très terreuse; c'est dans un endroit fort resserré en venant de Keneh, la route monte après. Au bas du puits, dix pas avant d'y arriver, un vieux Turc est là, tranquillement assis, avec ses domestiques et ses femmes, sur des tapis. Près du puits, un chameau râlant couché sur le flanc; il s'est cassé les reins en tombant dans le puits, son maître l'en a retiré, et il reste là à mourir depuis trois mois. Quand son maître passe, il lui donne à manger et les Arabes lui donnent à boire; la grande affluence de Hadjis au puits explique comment il n'est pas dévoré par les bêtes féroces.

Pendant que nous sommes là, passe une caravane qui nous croise : la gorge est fort étroite, encombrement de chameaux et de gens; il faut mettre pied à terre et conduire les dromadaires par le licol. On va à pied pendant quelque temps, à cause de la difficulté de la route; elle est semée de carcasses de chameaux avec la peau, et très proprement évidés en dedans. Ce sont les rats qui font cette besogne; la peau intacte, rongée en dedans, fine comme une pelure d'oignon, desséchée au soleil et tendue comme un tambour, recouvre le squelette gratté. Innombrables trous à rats dans le désert.

La route se rélargit, nous passons près d'un khan détruit, Okkel Zarga (le khan violet). Pas un bruit, chaleur dévorante, les mains vous picotent comme dans une étuve sèche, le carbone miroite à vingt pas de nous, ça fume à trois pieds du sol environ. A 11 heures trois quarts nous nous mettons à l'abri sous un grand rocher en granit rose, où se tenait au frais une compagnie de perdrix du désert, l'endroit se nomme Abou Ziram (le père des jarres).

Gustave Flaubert, in *Le voyage en Orient*, Bouquins, Robert Laffont, pp.1040,1041